



Conclusions de la session 2013 des Semaines sociales de France, "Réinventer le travail"

La ressource du christianisme social pour ré-inventer le travail

Jérôme Vignon

1 Je ne sais si nous sommes parvenus à « ré inventer le travail. Au moins avons-nous pu en partie réinventer les Semaines sociales dans cette polyphonie à trois voix, depuis Strasbourg, Villeurbanne et Paris. J'adresse un très grand bravo de votre part aux équipes qui furent artisans de cette performance inédite : à Marc Feix avec le pasteur Reutenauer, à Luc Champagne avec Bernadette Angleraud, à Hugues d'Hautefeuille et Jean Pierre Rosa prenant sans filet les risques du direct. Il en a résulté une vivacité et une rigueur d'expression que vous avez remarquée. Nous avons l'image et le son. Vous aurez noté en écoutant les Alsaciens et les Lyonnais qu'il y a décidément un accent parisien ! J'exprime aux Alsaciens mes regrets de n'avoir pu les rejoindre.

2 Nous avons voulu nous recentrer sur le travail. Il nous est revenu en pleine face, dès le premier jour, que le travail devait être ré inventé, redécouvert à l'aune de sa dimension humaine. Une redécouverte rendue inéluctable, non pas seulement par la crise de la vie au travail parcourue d'insatisfactions et d'attentes déçues, mais aussi par celle de l'emploi, devenu inaccessible à trop de laissés pour compte, par celle de notre mode de développement inadéquat avec ce que le monde est devenu. C'est ce que nous ont dit sur des registres totalement différents, tant Jean Paul Betbèze que Dominique Méda. Ils nous invitent l'un et l'autre à une prise de conscience, à un effort de lucidité. Pour nous aussi il y a un « Emmaüs Défi ». Il y a un « Rerum novarum challenge » d'une ampleur comparable à la lame de fond qui saisissait nos prédécesseurs il y a 100 ans.

Me souvenant de la session tenue ici même l'an passé consacrée à la nouvelle donne entre Hommes et femmes j'aimerais souligner que ce n'est pas seulement la crise ou les crises qui nous invitent à changer le travail. C'est aussi le mouvement propre à notre société. N'avions nous pas constaté que l'égalité homme femme dans le monde professionnel ne devait pas consister dans une simple substitution paritaire. Elle induisait en même temps une révolution silencieuse de l'organisation et des finalités du travail : vers des relations professionnelles plus ouvertes au dialogue, plus interactives, vers un élargissement de la signification du travail mieux articulé avec d'autres valeurs, d'autres temps de l'existence.

Si d'un coté nous sommes poussés par les crises à ré inventer le travail, ne serions nous pas de l'autre tiré par le mouvement de la société, voire même par le mouvement technologique lui même. Le mouvement technologique exige, comme le rappelait Pierre Giorgini lors d'un des ateliers d'hier, une généralisation des processus de co-construction, de co-réalisation. Comment un travail marqué par les « boîtes », les cloisonnements et la solitude serait il à même de répondre aux opportunités relationnelles nouvelles ?

3 Il est cependant des évidences aveuglantes qui n'entraînent pas pour autant le changement. Le philosophe Hans Jonas a consacré son existence à rendre compte de ces situations persistantes d'irresponsabilité collective, malgré l'évidence des dommages qu'elles pouvaient causer pour le futur. D'une certaine manière les jeunes qui faisaient avec talent le procès des générations au pouvoir vendredi ont remarquablement illustré ce principe d'irresponsabilité. La méfiance, le refus

de coopération sont les principes fondateurs de l'inertie et de l'indifférence sociale à l'égard des maux du travail et de l'emploi.

Vous avez dit indifférence ? Cela me rappelle un certain Pape François qui en a fait la cible de sa critique des désordres mondiaux. J'oserais donc, en évoquant sa figure qui nous encourage à vaincre nos réticences et nos peurs, j'aimerais souligner ce que peut apporter le Christianisme social, car il faut l'appeler par son nom, à la redécouverte du travail au cœur de notre humanité.

4 Le christianisme social *aide d'abord à nommer* le but que nous recherchons en réinventant le travail. Cela fut exposé avec force par Bruno Marie Duffé que je cite : » l'enjeu est aujourd'hui de restaurer l'affirmation de chaque personne dans son travail et de rétablir le lien de ce travail singulier avec le devenir de la communauté humaine. La pensée chrétienne du travail offre de refonder le lien social. »

5 Le christianisme social *donne un souffle prophétique* à la recherche des solutions pratiques à la reconstruction du travail et de l'emploi. Il n'oblige pas à choisir entre la réponse aux urgences du chômage et la lutte contre leurs causes, il n'oblige pas à choisir entre réparation et prévention. Il nous met sur la voie d'innovations sociales qui assument clairement ces deux tâches, les pieds dans les réalités présentes et la tête tournée vers l'avenir. Le christianisme social se reconnaît en particulier dans les propositions que je ne fais qu'effleurer :

- Les formes nouvelles de *coopérations assises sur des liens territoriaux et culturels*, associant des entreprises, des autorités locales, des universités et des services publics créant de nouveaux potentiels d'innovation et de formation, à l'image de ce que nous avons entendu décrire par la CCI de Strasbourg, mais aussi par les personnalités politiques engagées pour l'emploi dont les témoignages nous ont impressionné : Christian Sautter, Michel Braouzec , Gérard Collomb.
- La création progressive *d'un champ d'activités intermédiaires nouvelles* (autres que celles des emplois de droit commun), issues du secteur de l'insertion par l'activité économique, fondé sur la mise en valeur des capacités des personnes exclues de l'emploi de droit commun.
- L'extension aux seniors des possibilités d'engagement au *sein d'un service civique 60 +* qui les rendraient disponibles pour des actions d'accompagnement des jeunes, de transfert des savoirs faire et de savoir être. Il s'agit d'apprendre à se sentir serviteur sans être pour autant servile, aimer, accueillir, accompagner en étant au service.
- La multiplication des partenariats entre les entreprises de l'économie sociale et solidaire et les entreprises dites ordinaires, quelle que soit leur taille pour que les principes originaux des unes fassent écho à ce qui est porteur de promesse et d'avenir chez les autres selon la belle formule d'Elena Lasida. A ce sujet, j'aimerais qu'on parle des entreprises : n'ayons plus l'obsession des emplois salariés. Nous avons besoin de davantage d'entreprises et d'entrepreneurs de toutes formes, de toute nature et de tout statut. Nous avons besoin qu'ils s'investissent dans la jeunesse, dans la formation, qu'ils fassent davantage de pas : encore faut-il qu'ils existent. Et ce serait un grand dommage pour notre pays, de persister comme on le sent depuis quelques années, depuis quelques mois dans une forme de méfiance vis à vis des entreprises et des entrepreneurs, ce serait un grave péril. Les SSF s'associeront à toute forme de réconciliation entre l'entreprise et la société, entre les entrepreneurs et les Français.
- L'introduction de dispositif facilitant, au cours de la vie, *un recours volontaire et réversible au temps partiel*, pour ceux et celles qui prennent conscience qu'en effet, si le travail est essentiel à l'existence, il n'en est pas l'alpha et l'omega.

- Et prenant en compte ce qu'il faut de patience et de courage aux partenaires sociaux pour que progressivement soit mis en œuvre un cadre de droits attachés au travailleur au long de la vie, un christianisme social doit viser, pour notre pays, la perspective *d'une co décision, au sein du comité d'entreprise et à terme du conseil d'administration* sur toutes les matières qui touchent à l'organisation du travail, à la formation permanente et à la gestion prévisionnelle des compétences. Ce matin je ne sais si vous avez été sensibles mais il y a eu deux dimensions importantes de cet échange entre les partenaires sociaux : d'abord cet accord interprofessionnel du 11 janvier qui ouvre la voie à un changement de la nature des relations sociales au plus haut niveau dans notre pays ; en second lieu, le rempart que les partenaires sociaux constituent à l'égard d'une explosion du « chacun pour soi ». Ne donnons en aucun cas crédit aux voix de la méfiance, du repli, du corporatisme. Rien n'est plus étranger au christianisme, qu'il soit social ou pas, que ces voix de la dérision, du scepticisme et du corporatisme. Nous sommes à l'opposé de cela, et nous serons aux côtés des partenaires sociaux lorsqu'ils seront en première ligne pour demander aux Français d'être solidaires et de se surpasser y compris lorsque leurs intérêts devront accepter des compromis.
- Le christianisme social porte le souci d'une *authentique coopération entre les Etats de l'Union européenne*, afin que non seulement l'emploi, mais aussi l'accès à un travail de qualité et la lutte contre l'exclusion et le refus du dumping social entre Etats redevienne un enjeu d'intérêt commun, un enjeu accessible au dialogue social. Je compte pour ma part faire ce sujet un enjeu des prochaines Semaines sociales européennes qui se tiendront en janvier prochain, à Ostende. J'invite tous ceux que ces enjeux vitaux pour notre avenir préoccupent, à appuyer les initiatives de l'antenne sociale de Paris. Je fais le vœu d'un dialogue entre les eurosceptiques et les europhiles.
- Le christianisme social, c'est aussi la volonté d'avancer ensemble, venu de points de vue et d'expériences diverses. Je prends l'engagement, comme président des Semaines sociales de poursuivre avec tous nos partenaires ce travail de mise en commun pour le porter comme contribution à la mission France 2020 confiée au Haut Commissaire à la prospective et à la réflexion stratégique, en me fondant sur la synthèse de Nathalie Sarthou-Lajus.

6 Mais le christianisme social, c'est peut être avant tout une ressource spirituelle. Les sources de la méfiance et de l'indifférence qui nous paralysent plus que d'autres, selon Philippe d'Iribarne, qui nous enchaînent à des représentations et à des stéréotypes ancrés dans l'histoire, se trouvent aussi en nous-mêmes. La crainte du face à face, le refuge dans une forme autoritaire ou passive de relations de travail, reflètent aussi un manque de confiance en nous-mêmes. Ils expriment au fond, la crainte de devoir se reconnaître défailants et limités face aux questions toujours nouvelles qui ne cessent de surgir. Le management, qui est aussi affaire de ménagement des personnes, s'inscrit comme le révèle le dernier numéro de la revue *Christus* dans un horizon de vie spirituelle qui fait de nous non seulement des serviteurs, mais des serviteurs comblés.

Non, chers amis, il n'est pas vrai que tout a été essayé pour le travail et l'emploi. Car ce « tout » néglige un je ne sais quoi d'humain et de personnel, de confiance et de générosité qui peut tout encore faire basculer. Pour engendrer un cercle vertueux de confiance, quelqu'un doit prendre le risque de la première mise. Le christianisme social c'est ce qui prend le risque de la première mise, c'est ce qui prend le risque d'être déçu et ne se décourage jamais. Je vous propose, chers amis, de ne jamais vous décourager, de donner la première mise, cette ultime pointe de la générosité, qui permet à l'échange de prendre effectivement place et d'être créateur dans le travail, dans l'économie et hors de l'économie.

Je vous propose enfin de pousser un peu plus cette réflexion l'an prochain en continuant cette fois-ci à partir des nouvelles technologies, de comprendre ce qu'elles pourraient nous apporter pour

réinventer le travail et continuer inlassablement de mettre la personne au centre des relations sociales. Bio, info ou nano ces technologies transforment déjà notre façon de vivre, de travailler et de penser: Comment prendre la véritable mesure de ces changements, les regarder en face pour les orienter humainement? C'est à Lille cette fois en partenariat avec l'Université catholique que les choses se passeront. Ce sera passionnant. Pensez à vous inscrire à l'avance.